

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

L' Abeille.

14ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

14ème Année.

VOL. XIV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 25 MAI, 1881.

No. 34.

Chicoutimi, 12 Mai 1881.

Gentille Abeille,

Tu vas, dis tu, de fleur en fleur; c'est là ta vie, c'est là ton devoir. Ceux qui te connaissent savent avec quel joyeux entrain, avec quel bonheur tu remplis cette tâche délicieuse. A peine t'es-tu posée sur une rose que tu cours à la violette, rêvant déjà muguets et frais lilas. Voudras-tu bien aujourd'hui favoriser au moins d'un regard une jolie petite fleur éclosa hier dans nos montagnes, et dont le parfum nous a tous charmés. Je veux parler de la fête de notre bien aimé-Supérieur, Monseigneur Dominique Racine, premier évêque de Chicoutimi. Au dire de tous les connaisseurs, c'est la plus belle que nous ayons jamais eue. Adresses faites de notre mieux; séance, littéraire, scientifique et musicale donnée par les élèves du Petit Séminaire; séance théologique, donnée par la "Société St-Thomas d'Aquin" du Grand Séminaire: rien n'y manquait de ce que nous pouvons faire pour châmer dignement celui que nous aimons plus que nous-mêmes. Il serait trop long de tout raconter en détail: je ne te parlerai que des deux séances.

La séance du Petit-Séminaire eut lieu lundi soir, 9 Mai. Vois comme notre programme était complet.

1ère Partie:—1. Ouverture: Chant national, musique de C. Lavallée, paroles de l'Honorable Juge Routhier; chanté par les Elèves du Petit Séminaire avec accompagnement d'orchestre.

2. Dialogue sur les libres-penseurs, M. l'abbé Bouges; entre Messieurs A. Tremblay et O. Larouche, élèves de Philosophie junior.

3. Le Coq et la Perle, Chœur à 4 voix, Em. Pessard; l'Orphéon.

4. L'Insigne supplicia fille de revenir à la religion de ses pères, discours par M. H. Lavoie, élève de Rhétorique.

5. Le Petit Monsieur Brouillon, scène comique; M. W. Gouelin, élève de Quatrième.

6. Peri Waltz, Chs Dalbert; la fanfare.

2ème Partie.—7. Forges et Forgerons, Chœur à quatre voix, Limagne; l'Orphéon.

7. Première scène d'Athalie, Racine; Messieurs J. D. Guay et Adj-Couturier, élèves de Belles-Lettres.

8. L'Ecole buissonnière, ductino; Messieurs E. Pilote, élève d'Humanités, et A. Bossé, élève de Quatrième.

9. Discours sur l'immortalité de l'âme, par M. O. Larouche, élève de Philosophie junior.

11. En avant! Galop militaire, Blancheteau; la fanfare.

3ème Partie.—12. Les Carillonneurs, Chœur à quatre voix; l'Orphéon.

13. Discours, sur l'Astronomie, par M. A. Maltais, élève de Philosophie senior.

14. Cantate en l'honneur de Mgr de Laval, Rossini, chantée par les Elèves du Petit Séminaire avec accompagnement d'orchestre.

15. Thomas Morus, drame en un acte. Messieurs H. Savard, F. Ouellet, A. Bouliane, A. Maltais, P. Gagnon, élèves de Philosophie senior, E. Savard, élève de Philosophie junior, et J. Gosselin, élève de Versification.

God save the Queen.—Vive la Canadienne.

Et ne va pas croire qu'il soit trop long pour avoir été bien rempli. Je t'assure qu'il n'est pas une seule de ses parties qui n'ait mérité les plus sincères applaudissements de l'auditoire, et que tout le monde n'eût désiré entendre de nouveau. Le chant national, la "Cantate Laval," chantés par tous les élèves du Petit-Séminaire ont eu l'effet que nous en attendions: l'un a vivement passionné l'auditoire sans l'entraîner pourtant, l'autre l'a entraîné et passionné tout ensemble. Notre jeune société musicale "l'Orphéon" s'est certainement surpassé en cette circonstance. Les trois morceaux qu'elle a exécutés ont été trouvés charmants par tous les gens de bon goût. Puis je voudrais que tu eusses entendu ce soir-là notre fanfare. Elle a maintenant déposé tout-à-fait cette timidité, ce manque d'aplomb inséparables de l'enfance des sociétés et des individus. Sûre d'avance du succès, elle se présente et salue avec une grâce parfaite, joue son morceau à ravir, et ne rougit plus des applaudissements qui la reconduisent triomphalement à sa place. Bravo! L'école buissonnière et le Petit Monsieur Brouillon, morceaux exécutés par d'harmonieuses voix d'enfants, ont été bien près de mériter l'honneur d'un rappel. Et voilà pour la partie musicale! La partie littéraire et scientifique de la soirée a été sans contredit la plus intéressante de toutes. Et cela ne surprendra personne quand on saura que l'organisation en avait été confiée à Monsieur l'abbé Gustave Bouges, que des voix plus autorisées que la mienne ont déjà fait connaître à l'Abeille. Dissertation philosophique sur l'immortalité de l'âme, discours sur l'astronomie, dialogue sur les libres-penseurs, pièces de poésie déclamées, tout cela était d'un charme difficile à exprimer. Mais je serai, je crois, l'écho de tout le monde en disant que le bouquet de la soirée fut le drame intitulé "Thomas Morus"

mis en un seule acte par M. l'abbé G. Bouges. Il n'est pas facile, il faut bien l'avouer, de jouer mieux que ne l'ont fait ces jeunes acteurs. Naturel dans le ton et le geste, chaste dans la voix: voilà ce qui nous a subjugués, enlevés.

Quelques notes maintenant de la séance théologique que la "Société St-Thomas d'Aquin" donna le lendemain. Elle s'ouvrit à deux heures de l'après-midi, Monseigneur Dominique Racine, les prêtres du Séminaire et plusieurs Curés des environs y assistaient. Monsieur l'abbé D.-O.-R. Dufresne, Président, ouvrit la séance par un magnifique petit discours qui fut vivement applaudi. Puis apparut à la tribune M. Amédée Gagnon qui nous lut un excellent travail sur les prophéties touchant la venue du Messie. Il nous montra leur accomplissement exact dans la personne de Jésus-Christ, le Verbe de Dieu fait homme, et fut écouté avec la plus grande attention. Après cela vint le panégyrique de circonstance prêché par M. E. Delamare, acolyte. Elévation, noblesse, élégance, correction, voilà ce qui distingue en tout temps M. l'abbé Delamare; mais me sera-t-il permis de lui dire qu'il a porté ces qualités au plus haut degré dont elles sont susceptibles peut-être dans son panégyrique de St Dominique? Aussi ce discours a-t-il mérité tous les suffrages: *omne tulit punctum*. On avait demandé à la muse française d'apporter elle aussi son tribut. Elle s'exécuta d'assez bonne grâce, et essaya de traduire en son harmonieux langage le Psaume "Laudate pueri." Elle est restée, elle le sait bien, infiniment au-dessous de cette originale devise. Mais elle ne s'en chagrine point; elle a eu le sort de bien d'autres. Enfin la séance se termina par une discussion théologique sur le moment de la création des anges. MM. Alf. Tremblay et C. Dubé, forts du suffrage et des arguments de St Thomas, prétendirent que les anges n'avaient pas été créés avant le monde corporel; tandis que MM. Jos. Lemieux et Geo. Gagnon, s'appuyant sur tous les docteurs d'Orient, se prononcèrent pour la création de la nature spirituelle avant le monde corporel. Après quelques moments d'une discussion assez animée, tout le monde adopta l'opinion de St Thomas comme

la mieux prouvé et la plus conforme aux décisions du 4e concile de Latran.— Ce fut alors que Monseigneur se leva, félicita la Société de ses progrès, lui donna les plus sages conseils pour l'avenir et la remercia de l'intéressante séance qu'elle venait de donner en son honneur.

Voilà, chère *Abeille*, un résumé de la belle fête que nous avons faite à notre bien-aimé Supérieur. Comme je le disais en commençant, c'est une jolie fleur dont le parfum nous a tous embaumés et dont nous conserverons longtemps le souvenir. Tu ne la dédaigneras pas. Je l'espère. Plein de cet espoir, je me dis avec la plus grande sincérité,

Ton ami,

DERFLA.

Mgr de Lauberivière.

Espèce de procès verbal d'un miracle op. r. par l'intercession de Mgr de Lauberivière. Cette pièce n'est pas datée, on croit qu'elle remonte à l'année 1741.

Elisabeth Bériau, fille de Maurice Bériau, monuisier, et de Catherine Monet, âgée de dix-huit ans nous a déclaré que dès sa jeunesse, et même dès sa naissance, à ce que lui ont dit ses parents, elle avait à côté du gosier, au bas du col, joignant la poitrine, une plaie ouverte, qui était de la grandeur d'une pointe d'épingle, et qui rendait continuellement du pus, s'enflammait de temps en temps et lui faisait une tumeur très considérable, laquelle étant ouverte et paraissant ensuite guérie par le moyen des emplâtres qu'on y mettait, la fistule précédente restait et rendait à l'ordinaire—il y avait au-dessous de cette plaie une glande ou dureté.

Elle a été traitée par M. Berthier d'abord, ensuite par M. Fels, à l'Hôtel-Dieu, enfin par M. Briant, M. le médecin l'a aussi vue. M. Fels entr'autres, y a mis des emplâtres... Lorsqu'elle fit la neuvaine, elle se sentait plus incommodée de cette glande qu'à l'ordinaire.

La servante de M^e Foville, nommée Lisette St-Germain, lui ayant lu une lettre de Franco qui rapportait un miracle fait par Mgr de Lauberivière, elle conçut de la confiance de pouvoir, elle aussi, obtenir sa guérison et elle fit la résolution de faire la neuvaine. Ce fut vers le commencement du carême qu'elle la commença, l'année dernière. Elle allait tous les jours sur la tombe de Mgr de Lauberivière, y étant en prière depuis une heure jusqu'à deux, demandant la guérison par l'intercession du serviteur de Dieu. Elle communia au commencement et à la fin de la neuvaine. Vers la fin de la neuvaine la plaie se ferma. Il n'y parut plus de gale. Il y est pourtant resté une petite glande qui n'est presque rien. Depuis ce temps elle n'y a plus senti de douleurs ni ne s'y est plus fait aucun plaie, n'a jamais été incommodée depuis. Sa mère et son père,

M. Laforêt, M. Lafontaine, M. et M^{de} Bacholier, l'ont vue depuis qu'elle a été guérie. M. St Germain, M. Jolicœur avec les parents de la fille, M. Bacholier et sa femme l'ont vue guérie dès la fin de la neuvaine.

N. B.—Il régnait dans ce document une certaine incohérence qui ne nous permet pas de lui accorder une grande confiance. Il a dû être rédigé par des personnes peu entendues.

L' Abeille.

" Forsan et hæc olim meminisse iuvabit."

QUÉBEC, 25 MAI 1881.

In memoriam.

Charmante et touchante brochure puellée dernièrement par les Dames Religieuses du Bon Pasteur.

Pour donner une juste idée de ce cet intéressant ouvrage nous n'avons qu'à citer ces quelques lignes d'introduction :

" Ces pages intitulées, " *In memoriam* " doivent faire partie de nos annales. Elles sont un mémorial de ces heures pleines d'angoisses, marquées par la maladie et la mort de notre vénéré Chapelain. A ces douloureux souvenirs se rattacheront les témoignages de sympathie qui nous ont été alors offerts avec tant de bienveillance.

" Monseigneur l'Archevêque, répondant à nos instances, a bien voulu nous passer l'oraison funèbre prononcée par Sa Grandeur. Ces éloges partant de si haut, donnés en face des autels du Dieu de justice et de vérité, quelle gloire n'ont-ils pas fait rejaillir sur le nom et sur le mérite de l'illustre défunt !

" Nous avons aimé à recueillir ces tributs d'hommages dont on a entouré les dépouilles mortelles de celui qui daigna nous honorer d'un intérêt tout paternel.

" Telles sont ces pages sur lesquelles tombent nos regards attendris "

Ceux qui ont aimé et vénéré Mgr Cazeau, c'est-à-dire, tous ceux qui l'ont connu, seront heureux de parcourir ces pages, qu'on peut dire sorties du cœur de ses enfants de prédilection : les Religieuses du Bon Pasteur. Il y règne d'un bout à l'autre comme un parfum de regret et de douleur, bien propre à faire comprendre la force et la tendresse des liens qui attachaient l'illustre Prélat à la maison qui fut en grande partie son œuvre. Aussi voit-on de quelle tristesse amère sa mort a frappé toute cette population religieuse, et combien la plaie qui a déchiré tous ces cœurs est saignante et douloureuse.

Nos plus sincères remerciements pour l'envoi d'un exemplaire.

Nouvelles locales.

Nous avons eu salut solennel avec *Te Deum*, lundi, à 4 heures, anniversaire de la translation des restes de Mgr de Laval.

Le jubilé doit se faire cette semaine au Séminaire. Vendredi, *maigre strict*.

Ordination solennelle à St-Roch, dimanche dernier. Ont été ordonnés prêtres MM. les abbés H. Bouffard, G. Lemieux, A. Vaillancourt, O. Marois, E. Paradis, P.-M. Deschênes et T. Pelletier.

M. l'abbé Bouffard a dit sa première messe au Bon Pasteur, M. G. Lemieux à l'église de la Basse-Ville, M. A. Vaillancourt à l'église de la Congrégation de St-Roch, M. O. Marois à l'église des Ursulines, M. L. Paradis à l'église de l'Hôtel-Dieu, M. Deschênes à l'église des Sœurs de la Charité et M. Pelletier à Charlesbourg.

Le même jour, Mgr l'Archevêque conféra l'ordre du sous-diaconat à MM. les abbés Ls. Paradis, J. Beaudouin et G. Bradley. Ces mêmes abbés ainsi que MM. Grant, Lessard et St-Pierre, ces deux derniers du collège de Ste-Anne, seront ordonnés diacres jeudi prochain.

Mgr l'Archevêque commence sa visite pastorale samedi prochain.

Dimanche dernier, à Ste-Anne de Beaupré, M. l'abbé F.-X. Gravel était ordonné prêtre et M. Prémont, sous-diacon. Ces deux abbés appartiennent au diocèse de Rimouski. C'est Mgr Langevin qui a fait l'ordination.

Le R. P. Beaudévin a prêché les exercices du jubilé à la Basilique, au commencement de la semaine.

Nous constatons avec beaucoup de plaisir que notre belle et chère cantate de Mgr de Laval est acclamée à Chicoutimi, parmi nos confrères du Petit Séminaire. C'est un grand bonheur pour nous de voir notre saint fondateur, fêté par ces voix amies.

Nécrologie.

Nous avons la douleur d'annoncer la mort de M. Bruchési, inhumé vendredi dernier à Montréal. Il était le père de M. l'abbé N. Bruchési, professeur de théologie au Grand Séminaire.

Premiers.

Physique.

N. Angers,
E. Roy,

Minéralogie.
Géologie.

Mathématique.

J. Guimont, E. Lapointe, J. McDonald,
Philosophie.

Rhétorique.

J.-E. Taschereau, Discours français et littérature
C. Arsenault, Littérature et géographie.
R. Morisset, G. Giroux, J. Cinq-Mars,
Littérature.

Seconde.

J. Simard, Vers latins et instruction reli-
gieuse.

E. Plamondon, Thème latin et instruction
religieuse.

Troisième.

P. Faucher, Thème grec et vers latins.
S. Bernard, Version grecque, mémoire et
explication.

A. Taschereau, Mémoire et explication.
J. Gingras, Explication.

Quatrième.

R. Pâquet, Vers latins.
F. Pelletier, Version grecque.
A. Morisset, Vers latins et géographie.

Prosaïque.

N. Laflamme, Thème latin.
J. Guérard, Mémoire et explication.
A. Simard, Mémoire.

Méthode.

Chs. Rodrigue, Version latine et histoire.
H. Simard, Histoire.
E. Bergeon, Géographie

Éléments.

E. Frenette, Version latine.
A. Roy, Exercice français.

Huitième.

A. Dugal, M. Lemieux, O. Lemieux, J. Picher,
A. Robitaille, J. Sharples, E. Talbot,
Instruction religieuse.

Réponse à un confrère.

Qu'il existe chez quelques membres de la Société Laval, depuis le retour des beaux jours, une certaine négligence à se rendre aux séances : rien de plus vrai et rien de moins étonnant. L'air pur du soir plaît plus aux uns qu'aux autres et ils n'ont pas tous à un égal degré, le sentiment des choses intellectuelles.

Que notre confrère ne laisse donc pas refroidir ce beau zèle qu'il a manifesté dans un précédent article, en essayant de raviver l'ardeur de certains membres oublieux de leurs devoirs. Car il est fort à propos et, à condition que ce langage soit toujours digne de ce zèle, il produira toujours son bon effet.

D'autant plus que les charmes de la belle saison ont tellement captivé quelques membres, qu'ils pourraient y sacrifier les plus suaves plaisirs de l'esprit. Et même, cher confrère, malgré votre dernier article, quelques-uns savent encore assez peu où est le bon, pour prendre de nouveau le chemin de la cour, si vous vous avisez de faire quelques lectures à la Société Laval.

Nul doute ainsi que vous ne méritiez que des louanges en nous rappelant nos devoirs.

Malheureusement vous vous adressez mal : vous essayez de réchauffer l'ardeur de confrères, qui à votre avis, mottent les travaux de l'intelligence au-dessous d'une partie de croquet, qui préfèrent une conversation banale et insignifiante aux plus belles pages de littérature. Vrai-

ment avec une telle idée de ces confrères, vous ne pouvez avoir d'autre dessein en les réprimandant pour les faire assister aux séances, que d'y attirer le plus d'applaudisseurs possibles, sans égard à la qualité. Mais, permettez-nous de vous le dire, c'est une grave imprudence. Sans doute, des applaudissements faits avec intelligence sont le plus bel hommage que l'on puisse rendre aux travaux d'un confrère. Mais pour nous, c'est différent. Nous savons assez mal apprécier les œuvres de l'esprit pour les mettre au second rang. Alors supposons que vous fassiez un discours ou une lecture : comme nous avons une fausse idée des choses intellectuelles, nous ne pourrions saisir les beautés de votre composition et nous ne vous applaudirions pas. Ou bien, nous vous applaudirions mal à propos, lorsque vous ne le méritez pas ; ce qui mettrait votre modestie à une trop rude épreuve.

Laissez donc ces pauvres confrères s'amuser tranquillement à la cour pendant que vous vous enivrez de délices intellectuelles. C'est bien assez que la nature, moins complaisante qu'envers vous, les ait rendus insensibles à des plaisirs aussi purs. Autrement, sans vouloir vous offenser, votre zèle compromettrait peut-être la Société Laval.

Du reste le peu d'aigreur avec laquelle vous avez procédé, s'explique facilement. C'est pourquoi nous vous pardonnons de bon cœur. Ce vous doit être en effet, une cruelle souffrance, que d'avoir à vivre parmi des confrères dont les conversations sont si banales. Quo de fois l'indignation n'a-t-elle pas dû vous monter au front en nous entendant converser !

Les anciens élèves du Séminaire qui ne sont pas au fait des progrès de certains confrères, ont dû s'étonner de ce que vous dites de nous. Certainement, ils se sont demandé : "Comment se fait-il que des élèves des classes de belles-lettres ou de philosophie, en soient encore réduits à s'entretenir de banalités ? Co n'était pas ainsi de notre temps." Attendez un peu, nous allons vous répondre. Dans nos récréations nous agissons comme de votre temps. Nous badinons, nous jouons ; puis de temps en temps, nous nous entretenons d'histoire, de littérature, de ce qui se parle le plus au dehors et quelquefois de philosophie, avec circonspection toutefois, car cette matière est le domaine de nos confrères privilégiés. — Mais ce ne sont pas là des banalités, direz-vous. Ah ! vous ignorez les progrès qu'a fait l'intelligence dans notre siècle. Chez quelques élèves, elle a tellement participé à ce mouvement progressif que ce qui naguère, faisait l'objet de vos entretiens et fait aujourd'hui l'objet des nôtres, est devenu pour eux des banalités.

Cependant ne vous attristez pas trop tôt, de ce que vous êtes autant dépassés. Nous croyons que nos heureux devanciers se font un peu illusion. Nous les avons vus de près, tremblants pour eux, nous les avons vus s'élançant dans ces vastes régions de l'intelligence qu'eux-

souls osaient affronter, et si nous pouvons donner notre opinion, nous dirons qu'ils nous rappelaient à notre insu, ce dicton : "Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas." Mais sans doute, c'est parceque nous ne les comprenions pas.

La neige.

(Suite.)

J'étais brisé de fatigue, mais ayant les nerfs trop surexcités pour dormir, je m'assis aux pieds du lit, et les yeux fixés sur le pauvre enfant, je tombai bientôt dans une profonde rêverie. Un silence absolu régnait dans la maison, et rien ne troublait l'essor de ma pensée qui voyageait librement de mes aventures passées à ma situation présente. Non, me disais-je, ce n'est pas le hasard qui m'a conduit, après six ans de remords, du lieu du supplice d'un frère au chevet de son frère mourant. Ne dois-je pas bénir la Providence qui me crie, en ce moment même : Tu as tué l'un, guéris l'autre ? N'est-ce pas un commencement de pardon que cette mission imposée par elle ?... Jo ne l'ai pas vu... Non, mais j'ai entendu ; j'ai entendu ces coups de feu ! Et quand même mon crime n'eût pas réussi, n'en suis-je pas moins un assassin, puisque j'ai voulu l'être ? Quelle lâche crainte de la mort que j'ai tant de fois bravée, m'a donc inspiré cet éclair de folie homicide ? Et tendant les bras au portrait : "Ah ! si cela se pouvait ! Si je te voyais revenir ici, chez toi, au milieu de tiens ! Comme je te jetterais à tes genoux ! Comme je te baiserais les mains en te criant : Grâce ! grâce !... Ah ! Dieu clément ! si vous le permettiez !..."

Je me remis sous la triste clarté de la veilleuse à regarder Jacques, et me sentis peu à peu envahir d'une tendresse indéfinissable pour cet enfant. Il ne m'avait encore vu qu'à travers les nuages du delire, je ne le connaissais que depuis quelques instants, et pourtant personne dès à présent ne m'était plus cher au monde. "Va, lui disais-je, sois sans crainte, je te sauverai ; la mort n'osera pas te saisir dans mes bras. Tu es mon seul espoir, tu es ma réhabilitation, mon honneur retrouvé. Je veux, je veux que tu vives !"

Un petit trait lumineux se glissait sous les volets. Le jour se levait, j'ouvris la fenêtre. La route passant devant la maison, les arbres verts trainant à terre leurs longues branches, les champs s'allongeant au-delà jusqu'à la ceinture des bois qui bordaient l'horizon et se noyaient dans le brouillard cotonneux du matin, tout était couvert de neige ; neige épaisse, compacte, mate, rayonnante dans le calme absolu de l'atmosphère, lumineuse sous les tantes roses du ciel froid où le soleil allait paraître, et pourtant m'étreignant toujours le cœur par son aspect glacé, par son impassibilité de témoin obstiné de mon déshonneur. Je reformai la fenêtre, et me retournant vers le lit, je compris que là était, en ce moment,

mon seul espoir de repos, d'expiation. Aussi dès que M. et Mme Dumestre parurent :

— La nuit a été bonne, leur dis-je, mais la crise que nous venons de surmonter peut se renouveler... Je vais donc vous faire une proposition... singulière peut-être, et que vous serez d'ailleurs libres de refuser. Outre l'intérêt bien naturel qu'inspire votre fils, sa maladie offre certains caractères particuliers que je serais fort aise de pouvoir étudier. Je vous offre de rester ici quelques jours, tout au moins jusqu'au retour de votre médecin ordinaire, et ce sera moi qui me croirai votre obligé.

Les braves gens me regardent un peu étonnés puis se consultent du coin de l'œil. Je crus deviner leur craintes ou leurs scrupules.

— Je fais, dis-je, de la médecine on amateur, et j'y vois, non pas un métier, mais une science à approfondir.

Après les hésitations exigées par la politesse, ils acceptèrent, et je me trouvai installé en permanence au chevet du malade. J'avais atteint mon but. "Et cependant, me disais-je, tu demandes l'hospitalité aux parents de ta victime!" Cette pensée soulevait en moi une honte sourde, qui ébranlait parfois ma ferme volonté de sauver le frère de celui que j'avais tué. Je prétextai un état de santé particulier, des heures de repas différentes, et je vécus à part, pour ainsi dire, dans cette honnête et patriarcale maison, m'éloignant le moins possible de ce lit, poste d'honneur confié à ma garde et que je ne devais pas désertor.

Le premier jour, était venue s'y assoir près de moi une grande jeune fille, au teint pâle. On l'appela Jeanne; elle nommait M. et Mme Dumestre père et mère. Je sus bientôt qu'elle avait été fiancée à celui qu'on pleurait. Ses cheveux noirs, ses yeux tristes, limpides et profonds, de longs vêtements de deuil, une beauté sévère portant le cachet d'une sombre destinée, tout en elle disait le malheur, un malheur calme, sans phrases, sans larmes, et qui, s'il n'a plus d'espoir, n'accepte pas, n'acceptera jamais la cruelle injustice du sort. Orpheline, elle avait adopté la famille de celui que la mort ne pouvait l'empêcher d'aimer. Elle ne parlait guère qu'à Jacques, son frère, et lorsqu'il s'agissait de lui donner un soin délicat ou de le forcer à prendre une boisson salubre, sa voix grave et douce agissait sur le pauvre enfant mieux que mes ordres ou les prières de sa mère. Chose étrange! Son regard si tendre, si bon alors, devenait, quand il se fixait sur moi, sombre, inquiet, et me pénétrait comme une lame d'acier. Dès qu'elle détournait les yeux, je la regardais à mon tour, et je n'aurais pu dire si elle m'inspirait une pieuse admiration ou une crainte superstitieuse.

Quelques jours se passèrent ainsi. La nuit, seul à veiller le malade, je me sentais plus à l'aise, et mon cœur oppressé se dilatait dans le silence et le repos. Mais les journées étaient dures. Nous étions tous là, assiégeant ce pauvre lit,

autour duquel j'avais en vain réclamé un peu moins d'agitation : le père entrant et sortant vingt fois en une heure; la mère, tantôt plourant en cachette, tantôt restant immobilisée dans une pose extatique, parlant dans son cœur au portrait de son Pierre, son voltigeur, dont elle était si fière et qu'elle attendait toujours; Mlle Jeanne, travaillant sans mot dire ou empressée auprès du cher petit Jacques, pleine de soins nouveaux imprévus; moi enfin, résistant toujours à une envie folle de m'enfuir, puis me disant que, moi parti, la mort entrerait peut-être, m'efforçant de prendre l'air indifférent du médecin auprès du malade, et acceptant, à force d'énergie et comme expiation, la tâche de fermer une tombe entrouverte là même où j'en avais creusé une.

Le mieux se déclara enfin. Une crise, que j'attendais et qui faillit emporter l'enfant, se dénoua favorablement; le mal était enrayé et la convalescence commençait. Je parlai de partir, on me retint.

— Attendez sa première sortie, me disait-on.

Je me la rappelle comme d'hier, cette première sortie. Appuyé sur le bras de sa sœur Jeanne, Jacques suivait, au plein soleil de midi, la grande allée du jardin, du pas faible et traînant des malades. Les parents, ravis, le suivaient, puis, je venais derrière, avec les domestiques, qui étaient accourus pour "voir marcher Monsieur Jacques."

— Il ne faut pas te fatiguer, criait la mère.

— Oh! encore un peu, jusqu'au banc du vieux corisier... Voyez, Jeanne me porte presque.

On me consultait du regard, et j'accordais jusqu'au vieux corisier. Je reconnus le banc; c'était le même où j'étais venu tomber d'accablement et de terreur, la nuit de mon arrivée. Il jouait un grand rôle dans le jardin—que dis-je?—dans la famille; dans cette famille comme il en est encore tant, heureusement pour notre pays dont elles sont la force, le cœur, le sang même, familles paisibles, où l'honneur et le dévouement règnent sans partage; pépinières de prêtres, de soldats, qu'elles arrachent de temps en temps de leur sein pour les donner à la France; souche sacrée, enracinée au coin de terre natal, race utile et modeste, dont le toit et le foyer de la maison paternelle, les arbres du jardin, les objets usuels même, font partie intégrante, et pour qui l'univers est borné par deux haies et quatre murailles.

On rontra. Mon devoir était accompli, je n'avais plus qu'à partir. Je fis part de mon intention bien arrêtée à mes hôtes, ils m'accablèrent de regrets et de remerciements qui m'ombarrassaient et me faisaient mal. J'eus beaucoup de peine à ne rien accepter de M. Dumestre. Toute la maison, maîtres et gens, me faisait fête. Seule, Jeanne me traitait selon mon mérite; elle demeurait silencieuse et glacée devant moi, comme si elle savait.

Le soir même, je débarquais à Paris. Je travaillais beaucoup. Un mémoire médical, lu en grande solennité à l'Académie des sciences, m'avait valu une sorte de célébrité passagère, et j'étais parvenu presque à trouver une puissante diversion à mes sombres souvenirs, lorsqu'au bout d'un an, je vis entrer, ou plutôt se précipiter dans mon cabinet de travail, M. Dumestre, joyeux, épanoui, triomphant, métamorphosé.

— Ah!... enfin s'écria le petit vieillard en m'étouffant dans ses bras, enfin je vous trouve mystérieux docteur! Que c'est mal d'oublier ainsi ses amis?... Je n'ai pu avoir votre adresse que par une lettre laissée là-bas par vous, et retrouvée par miracle... Mais, n'importe! Grande nouvelle! grande nouvelle!... Devinez!... Et quoi!... vous ne devinez pas?

— Pardonnez moi, je...

— Il vit, docteur! Il revient, il est à Strasbourg, à l'hôpital, malade encore..., mais ce n'est rien, vous le guérez, car je vous amène, vous savez!... Enfin, loué soit Dieu? La Sibérie a lâché sa proie!

— Au nom du ciel..., de qui parlez-vous donc?

— Mais de Pierre?

— Pierrot!...

— Eh! oui, ce pauvre enfant!... Ma chère, ma sainte femme avait raison, elle. Vous vous rappelez qu'elle ne voulait pas le croire mort, qu'elle l'attendait toujours... Ah! l'instinct des mères!

— Pierrot!... répétais-je encore abasourdi. Mon étonnement, trop grand encore, ne laissait pas de place à la joie.

— Ah ça! vous n'avez pas l'air de me croire?... Ces savants sont incroyables! Tenez, Thomas, tenez, touchez, lisez: voici la lettre de Strasbourg.

— Il a écrit?

(à continuer.)

Conditions de ce Journal.

L'Abeylle paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centimes pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Roy, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'Abeylle.

Agents: à la petite salle, M. T. Mercier, chez les externes, MM. S. Jolicœur et C. Couet; à Ste-Anne, M. G. Goudreau; à Sorel, M. O. Bédard; à Nicolet, M. F. Cormier; à Ste-Thérèse, M. J. Lord; à Chicoutimi, M. E. Gagnon; à St-Hyacinthe, M. A. Guertin; à Rimouski, M. J. Rioux; à l'Assomption, M. A. Marsollet, au collège de St-Laurent, M. Z.-N. Blais.